

CHRISTINE  
DEMARCHI

La table  
de Joseph

## Prélude

Vous souvenez-vous de ce temps entre le bois et le formica ?

De ces gens pour qui tout a changé trop vite.

Ces résistants de la dernière heure, luttant contre la modernité qui efface les traces de nos propres empreintes.

Des métiers engloutis par le progrès. Des machines qui remplacent les hommes.

Des évolutions techniques qui avalent le savoir-faire. Qui réclament de nouvelles formations, une adaptation souvent impossible pour les plus âgés qui se retrouvent à la traîne au lieu de transmettre leurs connaissances.

Tous ceux qui ont été piétinés par l'avancée du siècle.

La scission entre les villes et les campagnes qui n'évoluent pas au même rythme.

L'ambiance si particulière des gens de cette génération qui s'éteint, comme d'autres avant elle pour que naisse une nouvelle. Nouvelle, le temps d'un soupir car déjà une autre pointe. Tout va si vite que le lien entre chacune d'elle n'est plus fait comme autrefois de transmission, d'obéissance et de révolte.

Certains jettent des ponts au-dessus des fossés qui se creusent. D'autres s'y engouffrent, se sentant simplement dépassés. Même le langage a tant changé qu'il est parfois difficile de comprendre les mots et les expressions pourtant prononcés dans la même langue.

Il arrive que dans une même famille, l'un tende vers l'avenir tandis que l'autre s'accroche au passé.

Oui, mais la mode revient en arrière et ce que l'on voudrait jeter aujourd'hui sera recherché demain. Comme ces meubles en bois, vendus à bas prix pour en acheter d'autres, plus modernes en formica. Certains sentent le vent tourner, achètent

et revendent, tandis que d'autres sont pris dans la tourmente.

Dans tous ces changements subsiste un chemin ténu entre hier et aujourd'hui.

Il ne s'appuie pas sur des faits, mais sur la manière de les vivre. Un présent qui ouvre l'éventail des possibles. Peut-être un passage.

Il y a à présent une cinquantaine d'années, le désir d'un retour à la terre avait fleuri dans une tranche minoritaire de la nouvelle génération. Avec la même rapidité qu'il avait disparu de la précédente. Dans ces villages, ceux qui avaient alors la quarantaine étaient commerçants, ils tenaient un bar ou un restaurant. D'autres étaient partis travailler dans les villes. Mais ils avaient pour point commun de ne surtout pas vouloir revivre les galères de leurs parents. La terre et son dur labeur, les bêtes et pas de congés. Ils voulaient le confort, les vacances ailleurs, acheter tous les produits du progrès. L'après-guerre, le matérialisme qui se répandait comme une traînée de poudre.

Les campagnes se sont vidées, partout des ruines et des champs abandonnés.

De nouveaux jeunes ont voulu sortir du système, retrouver des valeurs disparues. Les plus vieux s'en réjouissaient et prêtaient volontiers une vieille charrue rouillée par tout ce temps d'inutilité. Ils prodiguaient des conseils, tout étonnés d'être écoutés. Ces jeunes les aidaient à rentrer le foin ou à refaire un pan de mur, tandis que leurs fils s'étaient depuis longtemps échappés. Ceux qui avaient la quarantaine regardaient cette frange de la nouvelle génération sans pouvoir les comprendre. À leurs yeux, c'était des insensés, des hippies inconscients de la dureté de cette vie dont ils avaient tout fait pour s'affranchir.

Rendant visite deux fois l'an à leurs vieux parents paysans, ou éleveurs, avec des gosses habitués à tout avoir. Les grands-parents, toujours à côté de la mode et du dernier cri, un peu décalés. La distance s'était instaurée et paraissait irrémédiable et pourtant, ces nouveaux jeunes changeaient la donne et redonnaient un peu de vie à l'arrière-pays.

Sur le plan affectif, l'attirance et les sentiments nous plongent toujours dans la relation sans mode d'emploi ! Entre les hommes et les

femmes aussi, le langage est différent et le gouffre se creuse parfois. L'amour ne suffit pas et ça, c'est de tout temps!

Est-ce que je reçois l'amour que tu me donnes? Est-ce que tes mots, tes gestes me parlent?

L'une attend un bouquet de fleurs quand l'autre fait un petit bricolage qui facilite la vie pour montrer sa bonne volonté. Divergence du langage de l'amour.

Où est passé le traducteur?

L'une place un enjeu affectif énorme, sur ce qui paraît à l'autre un détail sur lequel il ne doit pas céder sous peine de se faire bouffer. Les conditionnements de l'un viennent spécifiquement frotter les blessures de l'autre et réciproquement.

Tous ces élans qui ne sont pas reçus, ces gestes qui tombent à côté, ces attentes auxquelles l'autre ne répondra pas. Un chemin pour grandir? Un détour pour se perdre?

Une évolution tente de se frayer un chemin malgré toutes nos résistances, toutes nos différences et les conditionnements qui nous limitent :

Le dialogue.

Mais à cette époque charnière de l'après-guerre et encore aujourd'hui, combien de fois croyons-nous parler alors qu'il ne s'agit que d'un jeu de ping-pong pour se renvoyer la balle des torts et des raisons ? Il est possible pourtant de tenter l'aventure. D'apprendre à écouter vraiment, à accueillir, à exprimer. Tâtonner même maladroitement pour trouver un chemin vers l'autre, vers les autres car cette difficulté de communication se retrouve aussi sur le plan familial, avec les amis ou les relations de travail. L'enjeu en vaut la chandelle !

Ce livre est une brassée de fragments de vie, récoltée ici et là, rassemblés en quelques personnages qui témoignent de la façon si différente de vivre le même événement. Ne vous est-il pas déjà arrivé, en vous remémorant un souvenir partagé avec un proche de constater que l'autre retient de l'instant une version totalement différente de la vôtre, parfois contradictoire. La camera sensible et intuitive n'est pas placée au même endroit, elle enregistre et imprime un autre point de vue, un autre vécu. Étions-nous sur la même planète ce jour-là ?

## Joseph

Il a de grandes mains noueuses, avec les veines qui courent sous la peau. Les gestes précis et calmes de ceux qui savent être présents dans toutes les petites choses de la vie : « Tu crois que ça se charge comme ça une charrette de foin ? Si tu fourres tout en vrac, à l'arrivée, il te reste la courte paille ! » Mathilde dans ces moments là, prenait sa voix de petite fille qui attendrait un Trol : « Je voulais vous aider, vous faire la surprise pendant que vous faisiez la sieste. » Mais Joseph gardait sa mine sérieuse que seule une minuscule lueur dans ses yeux bleus pouvait trahir : « Pour une surprise c'est une surprise ! » Et elle, toute penaude : « Vous n'êtes pas content, je suis désolée. »



Alors, tout en prenant sa fourche avec une énergie que l'âge n'avait pas entamée, il lui montrait le geste en même temps qu'il l'expliquait : « Pour qu'il n'y ait pas une miette qui tombe de la charrette et qu'elle soit remplie plus haut que le bord, avec ta fourche, tu fais un petit paquet de foin bien plat, tu le poses dans un coin, puis un autre petit paquet qui chevauche juste un peu le premier. L'autre pareil, et quand sur toute la surface t'as monté la première couche, tu fais la deuxième en repartant du point de départ. »

Elle avait l'air un peu dépitée, la tête penchée sur le côté.

« Vous croyez que je dois toute la vider pour la remplir comme il faut ?

– Hé oui, y a que comme ça que ça tient bien et que tu peux la charger trois fois son volume, autrement, au premier pas du cheval, y a tout qui bascule ! Je vais t'aider. » Et en resserrant la corde qui faisait office de ceinture à son pantalon, il s'apprêtait à passer à l'action.

« Non non, ça va, je voudrais y arriver seule ! » lui avait répondu Mathilde avec son

petit air buté et sa détermination sans faille. Et tout l'été ils avaient fait les foins ensemble. C'était l'année dernière. Cette année, il a dû l'empêcher de travailler trop dur, elle est enceinte. Elle a tout de même fait ce qu'elle a pu pour l'aider.

La ferme est bâtie à flanc de colline, elle est en pierre avec un bardage de bois au niveau de la grange et du grenier. L'étable est attenante, en contre bas ; devant elle, s'étendent des champs et un petit chemin bordé de peupliers qui descend vers la rivière. Juste au-dessus du chemin, à gauche, il y a une ruine avec un ancien four à pain et des cognassiers envahis de broussailles.

Dans l'entrée de la maison, des tresses d'oignons et d'ail sont pendues aux poutres, des paniers d'osier sont rangés sur des étagères et un petit établi avec des outils sont accrochés au mur. Des sacs en toile de jute pleins de pommes de terre sont entassés dans le renforcement, sous les quelques marches qui donnent dans la pièce à vivre. Celle-ci est munie d'un évier en pierre, d'un poêle à bois avec une hotte et d'une épaisse grande table avec quelques chaises rempaillées. Il y

a aussi un fauteuil, celui de Joseph, installé près du poêle et une banquette contre l'autre mur. Les trois chambres sont sur les côtés. Les volets de bois sont repeints en bleu, ce qui donne un air pimpant à la vieille bâtisse.

À la fin de l'été, quand les enfants sont repartis, il s'est retrouvé seul devant sa soupe à l'oignon, arrosée d'un peu de vin rouge pour la refroidir. Ce n'est pas un grand cuisinier mais il se débrouille. Cela fait si longtemps qu'il vit tout seul, il a pris l'habitude. Il repense à ces deux mois qu'ils ont passés avec lui.

Elle est attentive la petite, elle s'intéresse. Elle est travailleuse, je l'aime bien. Et puis grâce à elle je revois plus souvent le fils. Elle est plus jeune que lui, je croyais qu'il allait finir vieux garçon. Que peut-être sa mère l'aurait trop gâté pour qu'il puisse en choisir une autre. Et maintenant, je vais être grand-père.

Elle ne veut plus qu'il coupe ses cheveux, il va finir par ressembler à Jésus. Pourtant on ne l'a pas fait dans une grange, même si je m'appelle Joseph !

Sa mère, elle n'aimait pas trop ça la grange, elle avait peur des araignées. Elle n'était pas faite pour ici !

Quand Joseph se souvient de Madeleine, son visage reprend un air de jeune homme, comme si soudain les années n'avaient plus de prise sur lui. Et puis il s'assombrit, refaisant l'espace d'un clin d'œil le chemin de la rupture.

La petite c'est pas pareil, pourtant, par certains côtés elle lui ressemble, elle lit des livres avec tellement de pages que je ne sais pas comment elle fait pour les finir.

Elle aimait lire elle aussi, dès qu'elle avait un petit moment, hop ! Elle s'échappait dans la vie d'une autre avec ses romans.

Un soir, la petite est venue me rejoindre pour la traite. Le temps de rentrer un peu de foin dans les mangeoires, elle était déjà sous la Margot. Mais elle ne savait pas s'y prendre. Je l'ai un peu rabroué, j'ai pas toujours la manière de dire les choses mais elle ne s'est pas fâchée.

« Comment tu la trais cette vache ? Tu veux que je te dise comment on fait ?